

qui essayait vainement de se soulever, et qui, les poings crispés, lui criait encore :

—Je veux ma fille !... Rendez-moi ma fille !

Et s'agenouillant devant elle, l'entourant de ses bras, Mme François trouvait encore la force de la rassurer, le courage de mentir.

—Soyez raisonnable... Elle va revenir...

—Ma fille !

—Oui, votre fille... Suzanne...

Et la malheureuse mère, serrant à les briser les mains de la blanchisseuse, la regardait jusqu'au fond de l'âme. Et celle-ci souriait !... Mais quel affreux supplice !... Et comme elle tremblait à la pensée de ce qui allait se passer tout à l'heure quand enfin l'horrible vérité éclaterait... quand peut-être, on ramènerait là, chez eux, le cadavre de l'enfant !

—A moins, pensait-elle, que la Seine ne la rende plus !

Mais la Seine avait dû lâcher sa proie et depuis longtemps déjà, glissant entre deux péniches où le courant venait de jeter Suzanne, Maurice avait abordé sur l'autre rive serrant entre ses bras le corps inerte de sa petite amie. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il s'était abattu sur les genoux, tout grelottant de fièvre, à bout de forces. Et d'une voix éperdue il avait appelé, crié à son aide... Des passants étaient accourus, et comme un poste de secours se trouvait à deux pas de là, on s'était empressé d'y transporter Suzanne.

Mais était-elle vivante ou morte, nul n'aurait pu le dire, et si l'on pouvait encore la sauver, il n'y avait pas une seconde à perdre. En un clin d'œil ses vêtements étaient déchirés, son petit corps roulé dans des couvertures de laine. Mais le médecin qu'on avait fait prévenir en toute hâte se montrait très soucieux et très inquiet, car malgré tous ses soins la respiration manquait, la circulation restait arrêtée, la chaleur ne revenait pas.

Et pendant ce temps, assis dans un coin, Maurice pleurait à chaudes larmes, son regard tantôt se fixant avec épouvante sur le visage de marbre de Suzanne, tantôt se portant avec une mortelle angoisse sur le visage de plus en plus sombre du médecin.

Mais si autour de la petite noyée s'était un profond et morne silence, au dehors, la foule qui assiégeait la porte emplissait la rue de ses mille rumeurs, lorsque tout à coup, formant le plus saisissant contraste avec la lugubre scène qui se passait à l'intérieur du poste, de grands bruits joyeux se firent entendre.

C'étaient des tintements de grelots, des claquements de fouet, de longs éclats de rire, tandis que des voix impatientes criaient :

—Place !... Place !

Il y avait courses à Vincennes et, chargé d'une bande de bruyants jeunes gens, un grand mail-coach attelé de quatre chevaux et conduit par deux postillons venait de déboucher au grand trot d'une des rues voisines.

Mais la foule était si compacte et si serrée que la voiture avait été forcée de s'arrêter. Alors, l'un des compagnons, interpellant une bonne vieille qui se trouvait près de lui, voulut savoir ce qui se passait.

—C'est la petite Suzanne que l'on vient de retirer de la Seine, répondit-elle avec émotion.

—La petite Suzanne ?

—Oui, la petite à Jean François, le blanchisseur d'Ivry...

D'un bond, l'homme venait de sauter à terre, et il était devenu si subitement pâle que tous le regardaient.

—Fernand !... Fernand ! cria une femme. Où allez-vous donc ?... Nous repartons !...

Mais, sans rien entendre, il venait déjà d'écartier la foule et de pénétrer dans le poste. Et à peine y était-il entré, à peine avait-il aperçu Suzanne immobile et toute blanche, qu'il tressaillit de la tête aux pieds.

Le médecin s'était retourné.

—Ah ! c'est vous, M. de Prades ! fit-il avec surprise.

—Oui, docteur.

—A Alfortville !

—Je passais... J'ai voulu voir... Ah ! la pauvre enfant !... Morte ?

—Non, le cœur bat..., mais la vie ne tient qu'à un fil ! répondit le médecin à voix très basse. Ah ! la pauvre petite n'a pas eu de chance !... C'était une enfant abandonnée qu'un blanchisseur d'Ivry avait eu le bon cœur de recueillir... Et aujourd'hui, vous voyez !

Au dehors, les cris de la bande joyeuse continuaient :

—Fernand !... Ohé, Fernand !...

—Ohé ! Ohé !...

—Nous filons !... Au revoir !...

—Oui, oui, au revoir !

Mais celui-ci ne bougeait pas, et le front de plus en plus assombri :

—Un accident ?... un suicide ? reprit-il la voix un peu sourde et avec une sorte d'inquiétude.

—Oh ! un accident, sans doute. Mais, moi, je ne sais rien, dit le médecin. Tenez, ajouta-t-il en montrant d'un geste Maurice qui, le front dans ses mains, continuait de sangloter, voilà celui qui l'a sauvée...

—Ce gamin ?

—Oui, cet enfant à peu près de son âge...

—Ah ! c'est bien !... c'est très bien ! s'écria Fernand en s'avancant vivement vers l'enfant. Comment vous appelez-vous, mon jeune ami ?

—Maurice, répondit celui-ci sans lever les yeux.

—Regardez-moi.

Et l'enfant ayant lentement relevé la tête, brusquement, Fernand se redressa, tout saisi.

—Maurice !... Oui, Maurice de Chancel ! murmura-t-il.

Puis son regard se portant tour à tour sur les deux orphelins :

—Elle !... Lui !... Ah ! c'est étrange, ajouta-t-il, c'est étrange !

Mais, au dehors, les cris d'appel recommençaient, de plus en plus pressants. Alors serrant la main du médecin :

—Au revoir, docteur, dit-il en jetant un long regard sur Suzanne. Mais qu'allez-vous faire de cette pauvre petite ?

—On va la transporter chez son père adoptif qui ne demeure pas loin d'ici, de l'autre côté du pont... Mais j'ai bien peur qu'il ne la revoie pas vivante... Au revoir, M. de Prades... Et bonne chance aux courses !

Et Fernand sortit. Mais il était si défait et si profondément troublé que ses amis, qui venaient de saluer d'un formidable cri son apparition, brusquement s'interrompirent.

—Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

—Comme vous êtes pâle !

—Est-ce que vous connaissiez cette petite noyée ?

—Non ! non ! répondit-il vivement. Mais c'est égal, ça m'a tout remué...

Et Fernand étant remonté en voiture, elle repartit, laissant longtemps derrière elle l'écho de sa grosse gaieté et le bruit clair de ses grelots.

Et toujours, là-bas, Mme François revenait guetter sur sa porte. Et toujours aussi la mère de Suzanne gardait la même attitude foudroyée... Et la femme du blanchisseur pensait aussi à son mari. Où était-il ? Que faisait-il ? Ah ! le malheureux, il errait sans doute, bourrelé de remords, n'osant plus rentrer, n'osant plus affronter la terrible colère, l'horrible désespoir de cette mère !

Et comme elle venait de faire quelques pas hors de sa maison, cherchant des yeux quelqu'un à qui elle pourrait demander de ses nouvelles, soudain elle tressaillit.

Une jeune fille accourait vers elle tenant à la main un petit paquet.

—Tenez, Mme François, dit-elle, si émue qu'elle pouvait à peine parler. C'était son paquet... C'est moi qui l'ai trouvé au bord de l'eau...

—Mais elle !... Mais elle !... Sais-tu quelque chose ? s'écria la blanchisseuse.

—Elle !... Oh ! elle n'en aura plus besoin ! répondit la jeune fille dont les yeux s'étaient remplis de larmes. Regardez là-bas... vers le pont... C'est elle que l'on vous apporte !

Un frisson venait de traverser Mme François et elle avait mis sa main sur sa bouche pour ne pas crier.

En effet, vers le pont, le quai était tout noir de monde, et la femme du blanchisseur aperçut bientôt, portée par deux hommes, une civière qui s'avancait, suivie d'une foule immense et muette.

Toutes les femmes joignaient les mains, tous les hommes se découvraient devant Suzanne d'une blancheur de lis et dont on avait laissé le visage à découvert. Tout près d'elle et ne quittant pas sa main glacée, marchait Maurice, les cheveux collés aux tempes et les vêtements tout souillés encore de la vase du fleuve... Maurice pleurant et sanglotant.

Et le sinistre cortège de plus en plus se rapprochait quand, se détachant de la foule, un homme accourut à toutes jambes.

C'était François tout livide.

Sa femme venait aussi de s'élaner à sa rencontre.

—Morte !... Elle est morte ! s'écria-t-elle, haletante et éperdue.

—Je n'en sais rien... Peut-être ! répondit-il.

—Oh ! mon Dieu !

—Mais cette femme... la mère !... Elle est encore ici ?

—Oui, elle attend !

—Eloigne-la !... Eloigne-la !... Mais vite !... vite !... Les voici !...

La blanchisseuse était rentrée d'un bond.

—Madame !

—Ma fille ?... Est-ce ma fille ?

—Non, non, pas encore... Oh ! on vous la rendra... Mais il faut vous reposer un peu... Venez !... venez !

—Pourquoi ?... Je suis bien là...

—Vous serez mieux là-haut... dans ma chambre... Oh ! je vous en prie, venez !

Mais la mère martyre venait de se dresser tout d'une pièce.

—Que me cachez-vous donc ? s'écria-t-elle.

Puis, comme le bruit de la foule venait de lui parvenir :

—Et pourquoi me disiez-vous que ce n'était pas ma fille ? reprit-elle l'œil étincelant de joie. Si, c'est elle !... c'est elle !... Ecoutez !... Enfin !... Ma fille !... Ah ! ma fille !

Et comme elle venait de courir vers la porte, elle recula avec un cri qui fit frissonner toutes les mères. La civière entra et elle venait de se heurter au corps inerte et glacé de son enfant. Et se tordant les mains, s'arrachant les cheveux, elle s'était jetée à genoux, se frappant avec fureur, avec folie, le front sur le plancher.

Tous étaient pâles. Un silence de mort. On n'entendait que les plaintes, les gémissements et les cris de la malheureuse si épouvantablement éprouvée.

—Ah ! la justice de Dieu, la voilà ! s'écria-t-elle avec un accent de douleur que rien ne saurait rendre, c'est elle qui me frappe !... Oui, tu n'avais plus de mère, et je n'ai plus d'enfant !... Plus d'enfant !... Suzanne !... Ma fille !... Ma fille !... Oh ! ce mot-là, je ne te l'ai jamais dit, et maintenant que je te le dis, tu ne m'entends plus ?...

—Madame... du courage ! fit en pleurant Mme François que ce désespoir effrayait.

Mais la mère de Suzanne venait de relever brusquement la tête, de regarder avec des yeux pleins d'égarément les femmes qui l'entouraient et dont on entendait aussi les sanglots étouffés, puis, avec une exaltation croissante :

—Oh ! vous me plaignez, s'écria-t-elle, et votre cœur saigne de me voir souffrir !... Non, non, ne me plaignez pas !... Je suis une misérable !... Oui, je veux vous le dire, je veux que vous le sachiez : je suis une mère infâme ! une créature qui ne mérite ni pardon ni pitié !... Car j'ai tué mon enfant !... j'ai tué mon enfant !...

Quelques voix murmurèrent :